

La Confession

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5ème étage, porte gauche.

Mais ce matin là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4ème étage, et frappa porte gauche.

A peine s'était elle aperçu de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond :
« Enfin ! Je vous attendais ».

Interloquée, elle s'avança dans le corridor. « Entrez, entrez, et refermez la porte derrière vous ! ». Martine s'exécuta et continua jusque la pièce du fond. Celle-ci était un salon assez grand, aux volets fermés. Le peu de lumière qui filtrait à travers ceux-ci éclairait un sofa et un grand fauteuil, dans lequel une créature étrange était assise. C'était vraisemblablement un vieux monsieur, si voûté qu'il semblait plié en deux. Il était vêtu d'une veste d'intérieur en velours sombre et d'un pantalon de velours côtelé. Des pantoufles chaussaient ses pieds. Ses yeux se cachaient derrière de grosses lunettes noires.

Des rayonnages de livres couvraient les murs de la pièce, dénotant la demeure de quelqu'un d'instruit. Une table basse était disposée devant le sofa, couverte elle-aussi d'anciens volumes.

« Mais je ne suis pas... » commença Martine, tout de suite interrompue par le vieil homme.

« Vous êtes la personne envoyée par la paroisse ! » affirma-t il d'un ton qui ne supportait aucun contradiction. « Vous êtes ici pour recueillir ma confession. Voyez-vous, je n'ai plus très longtemps à vivre et il me faut maintenant raconter cette histoire... Taisez-vous et asseyez-vous sur le sofa. »

Étrangement subjuguée, Martine s'assit comme on le lui avait intimé. Pourtant, dans sa profession d'aide-soignante à domicile, elle avait vu beaucoup de choses et n'avait pas l'habitude de perdre ses moyens. Mais là, le vieil homme possédait une autorité naturelle telle qu'elle n'osa rien dire. Peut-être aussi un peu de curiosité malsaine joua dans son obéissance à la voix chevrotante.

« C'était donc en 1942 », reprit le vieil homme. « Je vivais à Pouldreuzic à l'époque, j'étais fils de paysan. Je passais l'année au lycée de Quimper, interne au lycée de la Tour d'Auvergne très précisément et je revenais passer mes vacances dans ma famille. La guerre avait bouleversé beaucoup de choses mais à mon âge, j'avais 16 ans, tout cela me concernait peu. Nous avions moins de restrictions que certains, étant donné que la ferme nous fournissait de quoi nous nourrir. Les plages étaient interdites, ça je m'en souviens bien. Mais la vie continuait quand même malgré la présence d'Allemands un peu partout. D'ailleurs ces Allemands étaient bien contents d'être là, au lieu de partir sur le front russe. Il y en avait même qui apprenaient le breton et qui s'étaient bien accoutumés à leur vie ici. Je me souviens qu'un jour mon chien, un épagneul breton qu'on gardait pour la chasse, on allait dans les bois à Plogastel Saint Germain chasser le lapin, avait été blessé par le berger allemand d'un soldat stationné à Pouldreuzic. Eh bien, le chef de ce soldat était venu voir mon père pour lui demander de porter plainte. Il voulait se débarrasser de cet élément, un vrai nazi selon lui. Nous avons porté plainte et le soldat avait été envoyé ailleurs, nous n'avons jamais su où. C'était au début de la guerre, quand les Allemands voulaient se faire bien voir. En 1940, je crois. Mais je digresse. Ce n'est pas pour cela que je vous ai fait venir ».

Ici, à sa décharge, Martine tenta bien de dire un mot. Elle n'y réussit pas.

« Donc c'était en 1943, la situation n'était plus aussi bonne pour les Allemands, cela se savait plus ou moins. J'étais revenu à la ferme pour les vacances, comme je vous l'ai déjà dit. A l'époque, j'avais un ami, Henri Le Goff, il s'appelait. Contrairement à moi, Le Goff était très concerné par la guerre. Il faisait partie d'un réseau de résistants, malgré son jeune âge. Il transportait du courrier pour eux, surveillait les mouvements des Allemands, les routes, ... Il se sentait très utile et, un peu vantard, communiquait beaucoup trop autour de lui sur ce qu'il faisait. Ce Le Goff avait une sœur qui se prénomrait Marie. Il avait mon âge, et sa sœur était d'un an plus âgée. Elle était très jolie, cette Marie, et me plaisait beaucoup. Mais Le Goff avait décidé que je n'étais pas la bonne personne pour sa sœur. Il préférait qu'elle fréquente un ami à lui qui faisait partie du même groupe de résistants, Georges Le Du.

Donc, un jour, je savais que Le Goff et Le Du étaient allés à une ferme du coin pour porter un courrier de la résistance, je suis allé voir Marie. Elle était dans le jardin de leur ferme, en train d'étendre des draps. Elle était toujours habillée en bigoudène, à l'époque, avec une jupe grise, un tablier noir, un haut noir et le dessous de coiffe noir qui retenait ses

longs cheveux blonds. Elle était très fine et plutôt petite, les vêtements bigoudens lui donnant un peu d'ampleur, mais ne cachant pas son côté frêle et fragile. Mon cœur battait très fort quand je l'approchais. Le vent gonflait les draps, l'enveloppant dans une blancheur qui contrastait avec ses vêtements sombres. Je la saluais en breton, elle se retourna et me sourit « Jean, bonjour ! Henri n'est pas là en ce moment. » « Ce n'est pas Henri que je viens voir » répondis-je en balbutiant. « C'est toi » « Ah, et qu'as-tu donc de si important à me dire ? »

Une bourrasque de vent souffla, parcourant les draps comme les voiles d'un bateau.

« Marie, voudrais-tu m'épouser ? »

A ma grande honte, elle éclata de rire, sans volonté de blesser, mais très spontanément. Je n'attendis pas sa réponse, et repartis en courant. Ce soir-là, je ne pus manger. L'humiliation dont j'avais été victime me remplissait d'une honte qui se mua lentement en rage. Je pensais que je devais cet affront à Henri, que c'était lui le responsable du rejet de sa sœur. Je résolus de me venger. Je passais la nuit suivante à imaginer tous les moyens que je pourrais employer pour mener à bien cette vengeance.

Quelques temps après, c'était la rentrée des classes, je devais retourner à Quimper. Je n'avais pas voulu revoir Henri depuis l'épisode avec Marie. Mais il était dans ma classe, et je ne pouvais donc l'éviter. Il me sourit en entrant dans le car qui devait nous emmener à Quimper. « Salut Jean ! Cela fait longtemps que je ne t'ai pas vu » me dit-il. Marie ne lui aurait donc pas parlé de ma déconvenue ? Ou il faisait bien semblant. Ce soir-là, à l'internat, il me raconta en chuchotant qu'il devait récupérer un tampon servant à faire de faux papiers à la Kommandantur, au Lycée Brizeux, le lendemain. Naïf, il me donna tant de détails que je savais à quelle heure l'employée qui devait le lui remettre sortirait et comment se passerait la remise du tampon.

Le reste vous l'avez déjà deviné... J'allais le dénoncer le lendemain à la première heure. Il fut déporté et on ne le revit jamais. Mais le pire de l'histoire est à venir. Sa famille fut interrogée elle aussi. Puis, pour faire un exemple, ils furent tous fusillés dans la cour de leur ferme un matin d'automne.

Je suis allé voir cette ferme après le passage des Allemands. Ils avaient tous été alignés contre un mur, Marie, ses parents et ses deux petits frères. Tous baignant dans leur sang. Mon action avait eu des conséquences atroces.

Voilà, mon histoire est arrivée à la fin. Maintenant décampez ! Je ne veux plus vous voir. »

Martine, interloquée, encore sous le coup de cette histoire infiniment triste, partit sans regarder en arrière le drôle de petit vieillard qui avait dû vivre avec cette culpabilité toute son existence.

Quelques jours après, elle retourna au 32, avenue du manoir. En passant devant la porte gauche du 4^e étage, elle s'aperçut que celle-ci était ouverte, et que deux pompiers en sortaient avec un brancard, accompagnés de policiers. Elle demanda à l'un d'eux, qu'elle connaissait, ce qu'il se passait.

« Ah, c'est le vieil homme qui habitait ici. Sa femme de ménage l'a retrouvé mort . Il avait bien 90 ans. Vous le connaissiez ? »

« Non », répondit Martine, et elle continua son chemin.